

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(LSGD 1995 et 1998 - Cinquième état : janvier 1998)

Chapitre 7 - La possibilisation

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| A. MEDITATION, CONTEMPLATION, CONSIDERATION. DESIR VS SUPERPREDATION | |
| B. LES MODES D'EXISTENCE THEMATISES | 4 |
| Soumission et bluff. Affrontement et isolement. Sérieux et jeu. Exploration et coquetterie. Rêve et rêverie | |
| C. LES CATEGORIES DU POSSIBLE | 6 |
| 1. Le virtuel. Le difficile et le facile. 2. L'exclu. 3. L'ayant-manqué-de-ses-conditions. 4. L'imaginé. 5. L'impossible 6. La condition de l'être. 7. Le nécessaire et le contingent 8. Le spontané, le disponible, le suspens. 9. Le compossible 10. Les expressions du possible | |
| D. LES AFFECTS POSSIBILISES | 9 |
| 1. Plaisir, plaisirs, jouissance, joie 2. Douleur, chagrin, tristesse 3. Peur, épouvante, terreur, horreur | |
| E. LES INCARNATIONS NATURELLES DE LA POSSIBILISATION INDEFINIE | 11 |
| 1. Le sourire 2. Le rire 3. Les larmes | |
| F. LES INCARNATIONS CULTURELLES DE LA POSSIBILISATION INDEFINIE | 12 |
| 1. La transe 2. Le suicide | |
| G. LES ECHANGES ET LES CIRCULATIONS POSSIBILISES | 13 |
| 1. La faute et la réparation 2. Le sacrifice, la consécration, la prohibition 3. L'échangeur neutre. La monnaie | |
| H. LA MEMOIRE POSSIBILISEE | 18 |
| 1. L'augmentation de la mémoire de situation, circonstance, horizon, et la fragilisation corrélative de la mémoire de chose-performance 2. La digestion cérébrale comme intelligence et génie 3. Les possibilisations comme post-clivages et préclivages | |
| I. LA VOLONTE COMME FINS ET MOYENS POSSIBILISES | 19 |

* * * * *

Nous aurions pu parler de possibles et de possibilisation dès notre premier chapitre, celui où nous avons vu le corps transversalisant d'Homo segmentariser son environnement en segments coaptables et substituables, et le transformer ainsi en *woruld (world, Welt). Car, par leur substituabilité, les segments de la technique groupés en panoplies et en protocoles sont saisis comme pouvant être ailleurs que là où ils sont, ou pouvant être ce qu'ils sont dans un autre moment, ou encore pouvant se transformer en autre chose qu'eux-mêmes. La vision angulatrice et processionnelle d'Homo ajoute que les segments peuvent encore être saisis sous un autre angle, ou en d'autres décalages réciproques. Et le cerveau associatif et neutralisant d'Homo indique que le même donné peut être situé à des niveaux d'appréhension diversement neutralisés, généraux, flous.

La deuxième occasion d'introduire la possibilisation était le rythme de la marche avec ses caractères essentiels : alternance, interstabilité, accentuation, tempo, autoengendrement, convection, strophisme, gravitation par noyaux, enveloppes, résonances, interfaces. En effet, le rythme se définirait fort bien en deux mots comme la réitération possibilisée.

Cependant, il nous a semblé qu'il était plus franc d'introduire les possibles et la possibilisation après la mise en place des indices et des index. En effet, l'indicialité et l'indexation ouvrent l'ordre de la thématization en distanciation et pas seulement à distance d'un segment par l'autre, et le possible n'est vraiment lui-même qu'au moment où "ailleurs", "en d'autres temps", "sous d'autres formes", "sous un autre angle", "dans d'autres glissements processionnels" échappent au poids de matérialité fonctionnelle de la thématization technique. De plus, il n'y a de possibilisation active que si, dans le maniement des segments, le régime endotropique du cerveau associatif et neutralisateur devient de plus en plus indépendant de son régime exotropique. A quoi contribuent fort l'indicialité et l'indexation.

En tout cas, le segment possibilisé ouvre définitivement l'anthropogénie. Car, à côté de la définition d'Homo comme animal techno-sémiotique, l'autre la plus riche et la plus sûre est celle qui en fait l'animal possibilisateur.

A. MEDITATION, CONTEMPLATION, CONSIDERATION. DESIR VS SUPERPREDATION

Il va de soi que la possibilisation, à mesure qu'elle s'est mise en place, a donné aux spécimens hominiens des pouvoirs physiques immenses à l'égard de leur environnement, des espèces rivales, de leurs congénères.

Ainsi, les biologistes aiment à dire qu'Homo est le superprédateur, parce que ses prédatons possibilisées sont illimitées dans leurs fins et dans leurs moyens, et que du coup il se situe au haut de toutes les chaînes prédateur-proie-prédateur.

Mais il est à craindre que cette façon de parler induise en erreur. En effet, la prédation est caudale-rostrale, même quand elle agit par la bande, comme chez les loups rabattant diagonalement leur gibier. Or, le corps d'Homo est transversalisant, comme les panoplies et les protocoles qu'il ouvre. Aussi pour lui la prédation, sauf urgence extrême et rare, n'est jamais qu'un possible parmi d'autres. Un possible temporaire et fragile comme tout possible.

En particulier, on ne saurait confondre avec la prédation, serait-ce détournée et différée, cette performance hominienne qu'est le pouvoir, même quand celui-ci paraît se borner à l'accaparement des ressources disponibles et à l'exploitation d'autrui. Le "pouvoir", verbe et substantif, partage son étymologie avec la puissance, mais aussi avec possible et possibilisation, dont il attise tous les aspects, et en particulier la thématization pure. Il culmine dans des indexations et des index infinis à force d'être vides, et donc typiquement possibilisateurs.

Ainsi, par la possibilisation, Homo non seulement voit, entend, agit, etc., comme font les animaux antérieurs, mais il médite (modus, mesure), vu que ses indicialités et indexations imposent partout des délimitations comparatives. Il contemple (templum, cum), tient son environnement ensemble comme si c'était un temple, c'est-à-dire un lieu délimité par le bâton d'un augure, donc d'indicialité et d'indexation intenses, voire de mantique. Il considère (sidera, cum), rassemble son environnement comme il le fait exemplairement des étoiles, lesquelles de tous les indices portent le plus loin ses indexations, faisant de lui un astrologue. Enfin, il désire (sidera, de), saisissant tout, - objets, autrui, actions-passions, - comme à partir des étoiles, l'ouverture et la pureté de la possibilisation faisant de lui un être des lointains.

Qu'il médite, contemple, considère, désire ne veut pas dire qu'Homo seulement voit et entend ensemble beaucoup de "choses" comptables et substituables, mais encore qu'il les tient en sus-pens (pendere, sub-, sus-) en même temps qu'il les sous-pèse ; penser (pensare) est le fréquentatif-intensif de peser (pendere). Et cela lorsqu'il est debout dans une frontalité déclarée, mais aussi quand il s'assied, - le Penseur de Rodin est assis, - combinant le vertical et l'horizontal, la stabilité référentielle et l'aguet, la vigilance et l'attention flottante, dont le croisement ouvre autour de lui les segments technicisables de son *world comme un champ de possibles.

Le passage de la caudalité-rostralité à la transversalisation n'enlève rien à la violence de la possibilisation. Qu'en moins de quarante mille ans (40 mA), et même qu'en moins de deux siècles (0,2 mA), Homo sapiens sapiens soit arrivé à perturber les équilibres écologiques résultant de 5 milliards d'années (5 MMA) sur une planète grosse comme la Terre, montre assez les capacités de réorganisation perturbante d'un cerveau devenu méditant, contemplant, considérant, soupesant, suspendant, désirant.

B. LES MODES D'EXISTENCE THEMATISES

Soumission et bluff. Affrontement et isolement.
Sérieux et jeu. Exploration et coquetterie. Rêve et rêverie

La possibilisation s'applique à tout chez Homo, mais fondamentalement à la façon dont peuvent se comporter mutuellement chez lui les deux circulations cérébrales essentielle, l'exotropique et l'endotropique, selon que c'est l'exotropie qui mène l'endotropie, ou l'inverse. Ceci détermine des modes d'existence fondamentaux : la soumission ou le bluff, l'affrontement ou l'isolement, le sérieux ou le jeu, l'exploration ou la coquetterie, le rêve ou la rêverie.

On trouve déjà fugacement ces modes chez les animaux, dont les comportements peuvent être tantôt plus exotropiques tantôt plus endotropiques, bien qu'ils demeurent enfermés dans le cadre des stimuli-signaux. Mais chez Homo ces deux circulations cérébrales contrastent puissamment en raison de trois facteurs : (a) la dénivellation beaucoup plus forte qui les sépare ; (b) la distanciation introduite par les signes ; (c) la multiplicité des sauts d'une circulation à l'autre en raison justement de la possibilisation.

Un tableau suggère comment, chez un spécimen hominien A, les modes d'existence (les rapports d'initiative entre la circulation nerveuse "exo" et la circulation nerveuse "endo") font un système. La lettre B désigne ce que A trouve en face de lui : chose inerte, animal, autre spécimen hominien ; dans ces deux derniers cas, B comporte de son côté des initiatives plus ou moins "endo" ou "exo". Les signes ">>" et "<<" marquent un entraînement fort, les signes ">" ou "<" un entraînement faible. Par exemple, exo << endo se lira : la circulation endotropique entraîne fortement la circulation exotropique. Là où une conduite est suggérée en deux lignes, la première correspond à son moment 1, la seconde à son moment 2. Les moments 1 et 2 sont en circularité.

| | A | | B | |
|--------------|------|-----|-----|------|
| | endo | exo | exo | endo |
| soumission | << | | | << |
| bluff | | >> | | >> |
| ----- | | | | |
| affrontement | | >> | | << |
| isolement | << | | | >> |
| ----- | | | | |
| sérieux | << | | | << |
| | | >> | | >> |
| jeu | | >> | | >> |
| | << | | | << |

| | | |
|-------------|----|----|
| exploration | >> | << |
| | << | >> |
| coquetterie | << | >> |
| | >> | << |

| | | |
|---------|----|---|
| rêve | << | < |
| | >> | > |
| rêverie | >> | > |
| | << | < |

La seule désignation qui demande précision est "bluff", entendu ici au sens de l'anglais "to bluff" : "to deter (décourager) or frighten (effrayer) by pretense (tension en avant, pré-tension) or a mere show (pure manifestation) of strength (force)" <Webster's>.

Un phénoménologue pourrait écrire plusieurs pages subtiles et pertinentes sur chacun de ces modes d'existence. Mais sans doute que l'anthropogénie implicite que font déjà les langues nous suffit <16A>, quand le français signale que se soumettre c'est se mettre sous ; que l'affrontement a bien lieu principalement front à front ; que l'isolement c'est se constituer en île (isola) ; que l'exploration ne va pas sans efforts et même sans larmes (plorare, ex) ; que les complexités de la coquetterie sont assez suggérées par le display du coq ; que dans le rêve et la rêverie (r-esver) il s'agit d'aller çà et là, de vaguer et divaguer, pour son plaisir.

En formant système, les modes d'existence ont pour effet que la possibilisation, dont ils sont une manifestation majeure, est elle-même systématique, et en particulier dose homéostasie (rétablissement de l'équilibre) et allostasie (mise en déséquilibre contrôlé ou en excitation-incitation). Ce qui explique leur sélection à travers l'évolution des animaux supérieurs, et surtout à travers celle d'Homo.

Le bluff et la soumission méritent une attention particulière, parce qu'ils manifestent bien la distinction entre possibilisation et superprédation. On croirait naïvement que la soumission chez Homo est le résultat d'une contrainte ou d'un mauvais sort. Or, l'observation des jeux de rôles chez les enfants et les adultes montre que, dans le couple serviteur/seigneur, la plupart veulent occuper alternativement les deux postes : celui d'esclave-serf, celui de maître. Tout se passe donc là comme si les spécimens hominiens, et déjà quelque peu les animaux, percevaient d'emblée les postes occupables, participaient cérébralement (virtuellement, endotropiquement) aux deux, quel que soit le poste occupé par eux actuellement.

Bien plus, on remarquerait une prédilection chez beaucoup de spécimens hominiens pour les postes de soumission. Peut-être parce qu'il y a plus de faibles que de forts, mais sans doute aussi parce que c'est à partir de la soumission que les deux postes sont le mieux saisis et possibilisés ensemble (Hegel en fit le ressort de sa dialectique du maître et de l'esclave). Ni l'esclavage antique ni les grandes dictatures

modernes ne s'expliquent sans la jouissance de commander chez quelques-uns et la jouissance d'obéir chez la plupart. Moyennant le ressort essentiel qu'est la saisie du couple "commandé/commandant" comme possibilisé et possibilisateur.

B. LES CATEGORIES DU POSSIBLE

Il faut renoncer à faire l'inventaire de la possibilisation, puisque par définition elle est indéfiniment ouverte. Mais elle est parcourue de quelques grandes articulations, dont certaines sont catégorielles, c'est-à-dire qu'elles distribuent les formes fondamentales de tout jugement.

Les catégories du possible forment le sommet des métaphysiques, et on les croirait donc ésotériques. Mais en même temps elles tiennent de si près à la transversalité possibilisatrice d'Homo qu'elles habitent toute sa vie quotidienne, et sont perçues très vite par l'enfant. Au point que l'anthropogénie peut supposer qu'elles ont inspiré les conduites d'Homo bien avant la mise en place d'un langage détaillé, voire d'un langage massif, puisque le geste, analogisable et digitalisable, y suffit largement par ses indices et ses index.

En fait, ce qui est difficile dans les aspects du possible ce n'est pas leur pratique, mais leur formulation théorique. Celle qui suit, si fruste qu'elle soit, suffire, on l'espère, à l'anthropogénie.

1. Le virtuel. Le difficile et le facile

Les "choses" (causes), saisies par les circuits perceptivo-moteurs d'Homo transversalisant, neutralisant et conceptualisant, et du même coup indicialisées et indexées, se donnent comme grosses (prégnantes) de réalisations possibles, qui y sont contenues dit-on virtuellement (virtus, virtù, vertu secrète). Le virtuel, par la distance qu'il établit entre le possible et la réalité, entraîne alors le couple difficile/facile, que ne connaissent pas les animaux antérieurs, pris qu'ils sont sans recul dans les obstacles rencontrés et les efforts pour les vaincre. On remarquera, à cette occasion, que le "difficile" pour Homo tient aux efforts physiques envisagés, mais souvent aussi aux incompatibilités des séries techniques et sémiotiques à entrecroiser.

2. L'exclu

La possibilisation ouvre un champ où des "choses" (causes) sont choisies, et où du même coup, en raison de la macrodigitalité des index hominiens, d'autres sont exclues, temporairement ou définitivement. Les exclus de tels choix auraient pu être choisis, et donc auraient pu être. Le problème pour Homo métaphysicien pratique ou théorique sera de savoir quel poids d'être, de réalité, de réel, il doit attribuer à cet aurait pu par rapport à être.

3. L'ayant-manqué-de-ses-conditions

Si les conditions climatiques ou tectoniques de la Planète avaient été différentes, il y aurait eu d'autres espèces, voire d'autres embranchements. Ces embranchements différents n'ont pas eu lieu. Cependant, ils n'étaient pas impossibles absolument, ils étaient possibles moyennant d'autres conditions. Ce possible conditionnel vaut

pour les phénomènes tout à fait familiers : il aurait pu faire beau, même s'il a fait mauvais.

4. L'imaginé

Le régime endotropique du cerveau fournit, chez Homo transversalisant, de l'imaginé sans cesse proliférant, et qui charrie de l'existant, du virtuel, de l'exclu, du n'ayant-pas-eu ses conditions. Cet imaginé peut alors chercher à se réaliser dans l'actuel, par exemple en exploitant ses virtualités, selon les pentes du facile ou du difficile. Mais il peut aussi se suffire, soit en restant dans des fins et des moyens simplement envisagés (visus, in), soit en produisant des consécutives totalement autarciques, qui ne visent même plus l'ordre des fins et des moyens, et se contentent de faire proliférer des consécutives agrégatives (ET), disjonctives (OU), conditionnelles (SI...ALORS), en une possibilisation presque pure. Ces possibles de l'imaginé sont la matière privilégiée de la rêverie d'Homo.

5. L'impossible

Il y a aussi de l'impossible quand un but est hors d'accès, qu'un moyen défaille, que les éléments divers qui formeraient une chose-performance en situation dans une circonstance sur un horizon sont incompatibles entre eux. Mais, en vertu de la possibilisation, l'impossibilité n'est pas simplement un fait, comme chez les animaux antérieurs, elle est en plus une possibilité barrée, refusée. C'est pourquoi l'impossible fait lui-même partie du possible, ayant été endotropiquement d'abord possible, ou plutôt considéré comme possible, avant son refus. Ce refus n'est donc jamais une pure et simple mise hors-jeu. L'impossible pour Homo est l'impossible, il n'est pas rien. Sous les index oui/non d'Homo, le possible et l'impossible vont même devenir une des applications de base de la macrodigitalité, et un de ses foudroiements dans le pouvoir. Foudroiement encore limité dans le pouvoir humain, illimité dans le pouvoir divin.

Il est symptomatique des rapports entre possible et impossible qu'un spécimen hominien, Descartes, se soit demandé un jour si Dieu pouvait faire que les trois angles d'un triangle ne fussent pas égaux à deux droits ; que toutes les lignes tirées du centre vers la circonférence ne fussent pas égales ; ou généralement que les contradictoires "soient ensemble". Et il est plus symptomatique encore qu'il ait répondu oui (Lettres à Mersenne du 27 mai 1630 et à Meslant du 2 mai 1644).

6. La condition de l'être.

L'opposition des possibles aux impossibles fait que la possibilité devient une condition indispensable de tout être. Inversement, tout être montre sa propre possibilité du seul fait qu'il est : "ab esse ad posse valet illatio" (de l'être on peut inférer le pouvoir être).

7. Le nécessaire et le contingent

Le nécessaire est alors ce qui ne peut pas ne pas être, ce dont les conditions de possibilité comportent l'existence actuelle. En face de lui, il définit du même coup le contingent (tangere, cum) comme ce qui peut ne pas être. Un jour Homo finira par invoquer le nécessaire comme raison d'être d'ultime, chez Leibniz.

8. Le spontané, le disponible, le suspens

Parfois alors, le possible a si bon visage qu'il semble impliquer naïvement son passage du virtuel à l'actuel, de l'imaginé à l'actuel, de la raison d'être à l'être, en une sorte de volonté indépendante et sans frein, coulant de source. C'est la spontanéité (spons, spontis, source). Corrélativement, il arrive que la possibilité entretienne une attente ouverte, non orientée, apparentable à une passivité féconde. C'est la disponibilité (ponere dis, poser comme double).

Enfin, la possibilisation permet, outre l'attente du possible et de l'impossible, l'installation dans des états intermédiaires, qu'on peut appeler le suspens (pendre dessus) : suspens entre le virtuel et l'actuel, entre le facile et le difficile, entre l'exotropique et l'endotropique, entre l'être et le non-être, entre le possible et l'impossible, entre les conditions suffisante et insuffisante, entre le contingent et le nécessaire, entre l'actif et le passif. L'époche (ep-ekHein, se tenir par-dessus) en fut une modalité chez les sceptiques grecs. Comme le nirvana en Inde. La préposition entre ou between (be, *twa), telle qu'elle intervient dans l'entre-deux, marquant le suspens, est d'une portée anthropogénique considérable. On la retrouve dans une des formes les plus sophistiquées de la possibilisation, la mise entre parenthèses, que celle-ci soit logique ou ontologique.

9. Le compossible

Néanmoins, quand il envisage le possible, ce qui intéresse Homo c'est le plus souvent le compossible, c'est-à-dire non les possibles isolés mais ceux qui peuvent coexister concrètement (crescere, cum) . C'est sans doute ce que vise l'expression : "la politique est l'art du possible" pour signifier qu'elle est l'art de produire des décisions qui, au lieu de partir de principes abstraits, tiennent compte, à l'occasion d'une chose-performance, de toutes les dimensions d'une situation et d'une circonstance sur un horizon. La postulation à l'existence des compossibles est hominiennement encore plus forte que celle du possible, et Leibniz, par exemple, a cru voir les substances et les événements du monde s'engendrer en vertu de leur seule compossibilité "la meilleure" au sein d'une intelligence divine infiniment possibilisatrice.

10. Les expressions du possible

A voir l'énumération qui précède, la possibilisation a installé Homo, technicien et sémioticien, comme animal métaphysique. Le geste, qui combine principalement les mains, le visage et le regard, eut là l'occasion, plus encore que dans les modes d'existence, d'exploiter toute sa capacité de dire plusieurs choses à la fois : cela est ; cela n'est pas ; cela est entre être et non-être ; cela est, si ceci est ; ceci n'est pas, donc cela n'est pas, etc. Au même effet le langage détaillé créa, dans les dialectes indo-européens, des modes grammaticaux : indicatif, conditionnel, subjonctif, optatif, gérondif, etc. La musique pratiqua des modes musicaux (maqam en arabe) pour réaliser à la fois les modes d'existence et les catégories du possible.

* * *

A cause de ces deux derniers usages, n'aurait-il mieux valu parler de modes du possible plutôt que de catégories du possible? En partie.

Mais le couple modes d'existence / catégories du possible permet de signaler que le premier phénomène est proche de l'humeur, tandis que le second est affaire d'abstraction, et même de l'abstraction la plus vertigineuse. Le substantif katègoria (accusation, qualification) vient de katègoreîn (agoreFeîn, kata), qui voulait dire : mettre en cause, affirmer, donner à quelque chose un prédicat. Or, le taux de possibilité d'une chose (cause) est bien le prédicat le plus fondamental qu'on puisse lui attribuer.

D. LES AFFECTS POSSIBILISES

Les affects sélectionnés pour soutenir les comportements urgents ou prolongés (chasse, fuite, vigilance, manducation, accouplement, construction de l'habitat) ont été eux aussi le champ de la possibilisation hominienne, qui les a étendus et parfois réinventés. Qu'il s'agisse des affects de liaisons (plaisir) ou de fuite (douleur et peur).

1. Plaisir, plaisirs, jouissance, joie

Le plaisir animal comporte souvent une réaction de Baldwin, c'est-à-dire une perception qui induit une motricité, laquelle renouvelle la perception qui réinduit la motricité, telles les alternances de la soif et de la déglutition dans la bibition, ou les balancements d'un fauteuil à bascule, ou le va-et-vient de pression-relâchement de la copulation.

Chez Homo, ce dispositif cyclique s'est extraordinairement étendu et intensifié grâce à la transversalisation et à la conceptualisation (association-neutralisation) qui lui permettent à la fois de traiter ses objets et ses états avec insistance, et aussi de les entretenir dans une certaine distanciation méditante, contemplante, considérante, désirante en un glissement surfeur d'une situation à une autre. Le plaisir hominien est bien le plaisir possibilisé, avec ce qu'on appelle parfois la complaisance (placere, cum). Ainsi, le français glisse volontiers du "plaisir", singulier, aux "plaisirs", pluriel, signalant par là d'incessants passages, dosages, modulations, excitations, allostasies : "il court les plaisirs".

Du coup, le plaisir hominien va de pair avec le rythme et ses caractères. Au point qu'il serait plus franc de réserver "plaisir" à Homo, seul capable de rythme, c'est-à-dire de répétition possibilisée ; pour l'animal on parlerait, par exemple, de contentement (continere) et aussi d'alacrité, puisque l'alacritas latine s'appliquait à un cheval ou un chien. Malheureusement, cet usage, qui éclairerait l'anthropogénie, contrarierait trop les habitudes des physiologistes, et nous parlerons donc de plaisir possibilisé, au singulier, ou de plaisirs, dont le pluriel marque à lui seul la possibilisation.

A suivre le français, Homo a fini par activer plusieurs nuances du plaisir possibilisé. (a) Le plaisir diffus vise le plaisir qui accompagne certaines pratiques techniques et sociales sans être cultivé pour lui-même. (b) Les plaisirs, pluriel, insistent sur le passage glissé de plaisir en plaisir en un renouvellement thématique. (c) La jouissance signale le cas où le plaisir insiste (sistere, in) rythmiquement et met en résonance (presque) toutes les instances d'un spécimen hominien au point de former un système clos, étroit, absorbant, descendant, comme dans la lente dégustation d'un mets ou dans le va-et-vient génital. (d)

Joie aussi marque une suffisance du plaisir, mais justement par une non-absorption, par une qualité de souffle en altitude, une expansion indéfinie qui la fait dire spirituelle (spirare). C'est dans la partie de la IXe symphonie qui culmine dans une plage sonore en hauteur quasiment immobile que se trouve l'hymne à la joie (Freude).

L'anthropogénie évitera de traiter les affects de liaison comme de simples accompagnements de l'acte, ainsi que l'ont fait certaines philosophies occidentales classiques. Chez un être aussi multiple qu'un spécimen hominien, à la fois physique, technique, sémiotique, analogisant, digitalisant, présentif, etc., la jouissance diffuse comme rythmisation entretenue de toutes les couches de l'aval et de l'amont du X-même a sans doute été le *primum movens* et le *finis ultimus* des opérations hominiennes, qu'elles soient aisées, difficiles, presque surhumaines (haut alpinisme, plongée sous-marine), expansives ou calfeutrées, collectives ou autarciques (constructions poétiques, mathématiques, musicales), jouissives ou ascétiques, altruistes ou égoïstes.

2. Douleur, chagrin, tristesse. Peur, épouvante, terreur, horreur

La douleur, dans ses récepteurs et trajets nerveux spécialisés, qu'il ne faut pas confondre avec ceux du tact, a une structure beaucoup plus simple que le plaisir, parce qu'elle est une réponse urgente à des menaces urgentes : lésions ou déséquilibres physiologiques graves. Cependant, quand elle se possibilise, elle peut elle aussi se moduler, devenir subtile, plus endotropique aussi, et même rythmique, pour donner lieu au chagrin, qui s'annonce déjà chez l'animal. La tristesse, plus possibilisatrice encore, à la fois amincit et creuse douleur et chagrin, et fait souvent système avec la joie.

Et il existe aussi un régime fort de ces états et des neuromédiateurs qui les soutiennent. L'épouvante évoque une peur intensifiée (pavere, avoir peur, ex, -tare fréquentatif) ; la terreur le tremblement du corps (tremere) ; l'horreur le hérissément des poils sur la peau (horrere). L'animal est capable de peur, même de peur intense. Seul Homo semble vraiment capable d'épouvante et de terreur, lesquelles supposent une puissante orchestration endotropique.

C'est l'horreur qui mérite alors surtout l'attention, car elle a un rapport direct au signe. Dans son sens plein, elle intervient dans les cas où brusquement les signes ne font plus leur travail de distanciation. Et cela dans trois circonstances de plus en plus radicales. (a) Quand un spécimen hominien perd toute coordination par défaillance nerveuse surtout cérébrale. (b) Quand la situation lui devient insoutenable ou étrange (étrangère) au point de ne plus être coordonnée ni même coordonnable ; ainsi du "Horror!" murmuré par Marlon Brando à la fin d'Apocalypse Now. (c) Quand, dans la thématization qu'est la signification, ne demeure, pour une des deux raisons précédentes, que la distanciation pure, vide, évacuatrice, vidangeuse : l'expérience de l'absurde chez Sartre allègue éloquemment le trou de vidange.

Les affects désagréables qui modulent la douleur ne sont pas de soi rythmiques comme les affects qui modulent le plaisir ; tantôt ils font irruption, tantôt ils stagnent. Cependant, chez Homo technique et sémiotique, tout pour finir est susceptible d'élaborations possibilisatrices, et ainsi y a-t-il des douleurs musicalisées non seulement dans la musique mais jusque dans les gestes quotidiens.

E. LES INCARNATIONS NATURELLES DE LA POSSIBILISATION INDEFINIE

Il est tout à fait instructif pour l'anthropogénie que l'évolution hominienne ait sélectionné trois comportements-conduites, le sourire, le rire, les larmes, où la possibilisation se réalise de façon organique. Et aussi que, dans ces trois cas, la possibilisation réalisée soit justement indéfinie, c'est-à-dire sans thèmes trop particulier, tournée vers l'horizon plus que vers toute circonstance particulière. En d'autres mots, la distanciation comme telle y est plus vivace que les thèmes distanciés.

1. Le sourire

Selon des études de Cheng et Laroche (*Acta Psychologica*, 1965) et Pedre-Quadrens (*Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1966), les premiers sourires, qui apparaissent dès les premières heures après la naissance, sont liés au sommeil paradoxal et à de premières érections génitales. Ce ne sont encore là que des tensions des muscles du visage accompagnant les états de réplétion alimentaire ; mais, sous la convection et l'intercérébralité du sourire des adultes nurseurs, elles vont exploiter leur activation musculaire à la fois déclarée et aisée (avant la crispation du sourire crispé) pour réaliser, soutenir, et exprimer une disponibilité pure au point d'être quasiment sans objet, diluant toute chose particulière, et donc toute contradiction, en un suspens qui culminera chez les bodhisattvas khmers. Le sommeil paradoxal est un moment de fusion intense des digestions cérébrales du sommeil. Les érections génitales préludent aux états orgastiques, eux aussi de disponibilité ou de fusion indéfinie. La coïncidence n'est donc sans doute pas fortuite.

Dès les premières heures du nourrisson se manifesterait ainsi son destin d'être un être des lointains, ou plutôt un être qui organisera toutes ses performances en situation dans la circonstance sur un horizon à partir, ou dans le rayonnement, d'un lointain. Parler de sourire lointain est sans doute un pléonasma.

Le rapport qui existe entre le sourire et la mort, disponibilité et possibilisation par excellence, confirme ce qui précède. Un précepte zen est ainsi traduit par Malraux : "Lorsque tu rencontreras la mort, tu te sentiras sourire. Ne t'étonne pas, il en va toujours ainsi". C'est ce que vérifie Giovanni Dongo, dans la dernière phrase d'*Il Deserto dei Tartari* : "dà ancora uno sguardo fuori della finestra, una brevissima occhiata, per l'ultima sua porzione di stelle. Poi nel buio <obscurité>, benché nessuno lo veda, sorride".

2. Le rire

Le rire viendra plus tard, puisque sa mise en place première et définitive suppose le développement de la cage thoracique, du larynx et du pharynx. Mais lui aussi est possibilisateur, - donc un "propre de l'homme", - dans la mesure où ses secousses respiratoires et ses éclats sonores le rendent capable d'annuler les situations et les circonstances échappant trop à la maîtrise technique et sociale, tels les conflits entre cultures, entre classes, entre langage et réalité, entre prestations et aptitudes, etc. Là où le sourire surfe, le rire entoure de tirs de barrage. Quand il est discret, il met entre parenthèses. Et c'est

l'occasion de confirmer que la mise entre parenthèses est une des formes les plus subtiles et les plus efficaces de la possibilisation.

3. Les larmes

L'animal ne pleure pas plus qu'il ne sourit ni ne rit. Et pour les mêmes raisons. Les larmes, lentes, liquides, suffusives et relativement indépendantes de celui qui pleure, diffusent une situation trop urgente parmi leur plage sans bord. Elle font littéralement fondre celui qui fond en larmes. Certaines sont indéfinies et infinies comme certains sourires. En Occident, le don des larmes fut un attribut des mystiques. La légende dit qu'Héraclite, auteur du panta rei (tout s'écoule), pleurait de tout, comme Démocrite, auteur de l'atomon (l'insécable), riait de tout.

Chez Homo segmentarisant et possibilisateur, les solubilisations que sont le sourire, le rire et les larmes vont de pair avec les clivages, déclivages, reclivages.

F. LES INCARNATIONS CULTURELLES DE LA POSSIBILISATION INDEFINIE

1. La transe

La transe est un mot riche qui couvre des états apparemment opposés, mais cohérents. Elle dérive de transire (ire, trans, passer à travers). Elle vise tous ces comportements à travers lesquels un spécimen hominien échappe pour un temps à la concaténation plus ou moins réglée et critique des opérations techniques de la panoplie et du protocole. Par rapport à l'ici-maintenant appréhendable, elle crée un là-bas, un ailleurs (donc un "autre", quelle que soit l'étymologie postulée) dans l'espace mais aussi dans le temps.

Et cela en exploitant les états entre rêve et éveil, et plus topiquement les ressources de l'endormissement et du désendormissent, cultivés tous deux à partir de rythmes s'appliquant à des gestes allant de la manipulation à la danse, à la catalepsie. Ce "passer" peut s'extérioriser comme agitation extrême ou comme immobilité presque mortelle (en français, "mourir" se dit encore "passer". Sa vibration peut devenir le souffle suspendu et presque inaudible du philosophe spiritualiste qui achève une conférence comme les exclamations tonitruantes du politicien qui conclut un meeting. Tous ces états sont paraorgastiques, ou parfois orgastiques, comme parfois la corrida.

Chez Homo possibilisateur, le sens (qu'on ne confondra pas avec la signification) de la transe est d'entrer en contact avec des X cachés : forces, esprits, fluides, ondes, concepts. Ces X ont en commun de n'être pas ou peu accessibles à l'usage ordinaire des sens du vulgaire : le spécimen en transe est plus ou moins indexé par le même-autre ou l'autre-même, en contraste avec le bouc émissaire indexé par la situation. Il s'agit là d'une structure vocationnelle si profonde chez Homo qu'on croit maintenant la trouver déjà développée chez les graveurs, les sculpteurs, les peintres du paléolithique supérieur. On la dénomme souvent selon le cas où elle est le plus explicitée, celui des Chamans de l'Asie du Nord. Symptomatiquement, une étude récente sur les roches peintes a pour titre Les chamans de la préhistoire (Seuil).

Ce sont ces buts, plus ou moins cachés au "vulgaire" et souvent aussi à l'"élu", qui modulent la transe selon des dosages à l'intérieur de trois champs principaux : les partis d'existence (bluff/soumission, exploration/coquetterie, jeu/sérieux, etc.) ; les catégories du possible (l'imaginé, l'impossible, le spontané, le nécessaire, etc.) ; la distinction primordiale fonctionnement/présence-absence (non-présentiel, péné-présentiel, para-présentiel, pré-présentiel, présents centraux, réfléchis, réflexifs, contre-présentiels, etc.). Selon les cas, on puisera alors dans le vocabulaire anglais : trance, bewilderment, ecstasy, swoon, daze, rapture.

Mais il ne faudrait pas tout vouloir expliquer par des finalités tranchées. Etant donné les structures et textures d'Homo possibilisateur, la transe a quelque chose en elle qui se suffit, comme champ le plus ouvert de toutes les possibilisations.

2. Le suicide

Autant la transe fut sans doute un état hominien primitif, autant le suicide semble avoir demandé un état tardif du passage de la communauté à la société, puisqu'il concerne une relation d'un spécimen avec lui-même qui suppose une large indépendance d'avec l'inhérence spécifique et sociale, puisqu'il y est question de caedere-sui, que l'on commente par "taking one's own life voluntarily et intentionally" (Webster-s).

Il y a sans doute des suicides qui ont une cause, ou plusieurs. Se tuer soi-même est, par exemple, un moyen d'échapper à une situation ou à une douleur insupportables ; ou de faire appel d'une accusation ; ou de se venger d'un abandon. Mais on comprendrait mal la pulsion suicidaire qui habite Homo en tant que tel si l'on s'en tenait à ce calcul, qui s'impose à l'Occident homéostatique et pour autant n'est pas absent de l'instinct de mort freudien. Il faut voir que la mort de soi comme but, étant impensable, est le possible pur. A la fois repoussant et attirant, donc proprement fascinant. Il y a donc, dans beaucoup de cerveaux, surtout chez ceux qui sont très largement possibilisateur (Valéry), un vertige du suicide comme acte pur. Les modes du suicide sont à la fois pratiques et sémiotiques : précipitation (caput, prae), noyade, étranglement, explosion.

G. LES SUBSTITUTIONS PANOPLIQUES ET PROTOCOLAIRES POSSIBILISEES. ECHANGES ET CIRCULATIONS

Parler de substitutions possibilisées est presque un pléonasma, tant c'est la substitution qui a créé la possibilisation. Mais il est certain que cette dernière rencontre assez de complicités dans le système nerveux périphérique et central d'Homo très endotropisant pour être devenue une disposition générale, laquelle n'a pu qu'entretenir et instiguer une attitude de substitution pour la substitution ; ou, en tout cas, de substitutions inquiètes d'autres substitutions "possibles". Et cela dans les actions-passions. Et déjà dans la saisie des choses.

Ainsi, dès qu'Homo mit en branle ses premières manipulations techniques, il dut progressivement leur imprimer l'inquiétude

substitutive qu'elles comportaient, et qu'il comportait. De même quand il construisit ses premières signes, tels les indices indexés. De même encore dans le cas des phénomènes naturels qu'il classifiait, soit pour mieux les exploiter moyennant les performances exotropiques de son cerveau, soit tout simplement parce qu'il suivait les pentes endotropisantes de son cerveau.

En sorte que toutes ces substitutions durent progressivement mettre en place des suites de remplacements, du type : A est remplacé ou remplaçable par B, qui est remplacé ou remplaçable par C, puis par D, puis par E. Avec, pour finir, ce cas particulier où E est parfois remplacé ou remplaçable par A, par B, par C, etc., en un cercle, qu'Homo neutralisant et généralisant transforma en cycle. N'y avait-il pas des circulations spatio-temporelles régulières dans la suite des moments de la journée et de l'année? Dans celles de la génération hominienne et animale ou végétale? Dans l'ingestion, la digestion, l'éjection alimentaires? Dans la satisfaction et le retour de la pulsion sexuelle? Dans la maladie et la santé?

Les suites obligées (ligare, ob) et les circulations une fois techniquement et sémiotiquement stabilisées en panoplies et protocoles fonctionnèrent alors comme des entités plus ou moins autarciques. Tantôt dans les phénomènes relativement proches et courants, "familiaux". Tantôt dans les phénomènes cosmologiques, "claniques-tribaux".

C'est sur cette base que se mirent en place la supputation de la faute singulière ou sociale ; la réparation ; le sacrifice et la consécration ; la monnaie, ou échangeur neutre, qui suscita la dette. Dans tous ces cas, on n'oubliera pas la propension d'Homo de passer du sémiotique à l'effectif, de l'effectif au sémiotique, en un mot la magie. Ni ses disponibilités de transe.

1. La faute et la réparation

La possibilisation a transformé le statut de l'erreur. L'animal fait des erreurs, des faux pas, mais qui disparaissent dans l'urgence de compenser leurs inconvénients si l'occasion s'en présente. Au contraire, pour Homo possibilisateur, l'erreur apparaît dans un champ de possibles, parmi lesquels il y a la non-erreur, en contraste avec quoi l'erreur apparaît comme telle, et propose en distanciation sémiotique sa prise en compte. Si l'erreur ne concerne que le spécimen qui en est l'auteur, elle n'a guère de lendemain, réparée ou non. Si elle concerne le groupe proche ou les groupes avec lesquels le groupe est en contact, il se peut, si elle est importante, qu'elle se mette à insister (sistere, in). Alors, la réparation de l'erreur n'est plus simplement loisible, elle est souhaitée, postulée, exigée, comme un possible à accomplir, et donc évaluée à coup d'indices et d'index.

Le commerce n'a pu qu'intensifier ces supputations, où il s'agit de "putare", nettoyer, émonder, mettre au net, évaluer, et cela comparativement, "sub-". Supputer les fautes, les ratés, les faux pas, les transformer en dettes, sera un jour un thème constant du langage parlé. Ce fut sans doute très tôt un thème du langage par gestes, en particulier de ces indexations dont nous avons vu que la charge transformait l'indexé en fauteur : la dette qui au départ est "un" mal (un désagrément) tend à devenir "du" mal, puis "le" mal. Ainsi, l'indexation de l'erreur s'est transformée en blâme : la chute (défaillance) devint coulpe (erreur imputée à quelqu'un). Le fauteur-

coupable fut perçu et mû comme cause de l'erreur, mis en cause, accusé (causare, ad). Et le ou les metteurs en cause furent ses ac-cusateurs.

Voyons bien, néanmoins, que tout cela dut demeurer longtemps extérieur, exotropique, sans intériorisation de la faute et de la coulpe. En grec, amartaneîn c'était encore manquer sa cible, faire une erreur, à l'égard des choses ou des personnes. Même le latin peccatum, de peccare, désigne seulement au départ un bronchement, un faux pas, proche de l'amartas grec, et applicable à l'animal : "ne equus peccet" (de peur que le cheval ne bronche). Ceci restera le cas en Afrique noire jusqu'à hier.

Cependant, chez Homo possibilisateur et endotropisant, l'exotropie est toujours prête à basculer en endotropie. Et il n'était donc pas exclu que le faux pas, le peccatum, au lieu d'être imputé au cerveau fauteur par les autres, lui ait été un jour imputé par lui-même à lui-même, ainsi divisé en accusé et accusateur à l'intérieur de soi, avec du même coup une facilitation à jouer le rôle de l'un et de l'autre. La consciencia latine (scire cum) montre bien ce glissement : d'abord simple connaissance partagée, puis sentiment intime, puis clarté sur soi, puis saisie d'un bien et d'un mal procédant d'un soi, voire d'un moi, conçu comme volonté source de la faute et - puisque le velle est censé ne dépendre que de soi - comme ayant volontairement fauté, par conscience mauvaise. Le peccatum, faux pas demandant seulement réarrangement de l'ordre préalable, va devenir le péché chrétien, intériorisé, quelque peu satanique, puisque procédant d'une volonté perverse (vertere, per). Ceci finira par donner en Occident un droit où, pour être punissable, le coupable doit être responsable de ses actes, c'est-à-dire en répondre à partir de sa volonté (chrétienne) intériorisée.

2. Le sacrifice, la consécration, la prohibition.

Le corps mort d'Homo, primate redressé et possédant un visage, dut très tôt interpeller les spécimens hominiens, qui furent ainsi conduits à saisir le phénomène de la mort comme une certaine conversion (vertere, cum), altération (devenir autre), voire substitution, et pour finir comme un relais ou stade dans une circulation.

L'alimentation, de son côté, était une destruction conduisant à une édification, celle du corps vivant. D'autre part, le cycle alimentaire faisait couple avec la maladie où il apparaissait perturbé, puisqu'au lieu de construire il y détruisait, au lieu d'assurer la température normale, il y conduisait à la fièvre ou au refroidissement. Du coup, le cycle alimentaire faisait couple aussi avec la mort, ce stade extrême de la maladie. Enfin, l'alimentation (et concomitamment la maladie et la mort) allait de pair avec la cueillette et la chasse, donc avec la destruction des animaux vivants voire des fruits. Enfin, la génération proposait également certains traits substitutifs de l'alimentation.

Ainsi se mirent en place des substitutions et des circulations, tantôt locales et épisodiques (familiales-claniques), tantôt cosmologiques et solennelles (clanique-tribale), où la mort, l'alimentation, la chasse (et parfois la cueillette), la génération étaient en échanges, c'est-à-dire, chez Homo segmentarisant en substitutions de segments. Selon l'organisation panoplique et protocolaire techno-sémiotiques d'Homo distanciateur, ces échanges tendirent à être réglés ; on dira un jour ritualisés. Au moins depuis le mot hittite saklais (1750 BC), qui l'exprime, le rite est un échange techno-

sémiotique réglé panopliquement et protocolairement, concernant principalement les échanges, substitutions, circulations entre la mort, la maladie, l'alimentation, la génération, les cycles naturels (pluie, sécheresse, inondation) en particulier quand les échanges de segments comportent soit la mise à mort (sacrifice) soit une mise à part (consécration). Dans sacrifice et consécration, on retrouve la racine du saklaïs hittite. (On croit commencer à entrevoir de mieux en mieux l'influence des Hittites sur la mythologie antique, grecque en particulier).

Les développements d'Homo ont alors été multiples ponctuellement par les sacrifices "familiaux", au cours desquels étaient immolés des animaux, fait des libations, parfois lors de repas ; par les sacrifices publics du roi ou de la reine lors de catastrophes jugées cosmologiques ; par les consécration des vierges ou d'objets censés plaire aux forces à séduire. A cette occasion, on trouve le poignard qui perce, le couteau qui découpe et sépare, l'écartèlement et l'arrachage. Pour compenser une carence, un excès, une déviation. La première par un élément manquant, le second par un élément inhibiteur, la troisième par la rectification techno-sémiotique d'un flux dévié, ou encore trop ou trop peu activé. Et cela selon deux topologies majeures, tantôt séparant ce qui est trop confondu, tantôt reliant ce qui est trop séparé.

Avec beaucoup de variations selon les moments historiques. Dans l'Afrique traditionnelle, où il y a peu ou pas de mort naturelle, où la maladie même est souvent un facteur dont on peut se débarrasser en la passant à d'autres (aujourd'hui du sida), l'échange a lieu généralement entre des forces formant paquets. Dans le Mexique ancien, sensible à l'étiage et à la compression des flux, le sang versé est là surtout pour maintenir la pression de la machine cosmique par l'alimentation des dieux voraces, ou pour la relancer en cas de dépression. Dans des sociétés devenues légalistes et habituées au contrat commercial ou politique, les substitutions sacrificielles et consécrationnelles peuvent s'inscrire dans le système de la dette à rembourser ; dans l'environnement romain, puis occidental, la mort du Christ "rachète" la faute originelle. Dans des sociétés démocratiques valorisant la survie du citoyen, comme en Grèce, les sacrifices humains cèdent d'ordinaire la place à des victimes animales, à des biens précieux, à la consécration des vierges, à des carêmes et ramadans divers, etc. Une victimation très civilisée est la dégradation imposée, celle de Dreyfus, ou volontaire, celle du Gengi dans un pays qui pourtant jusqu'à hier a pratiqué le harakiri.

En tout cas, l'institution de substitutions et circulations rituelles furent chez Homo un moteur spéculatif puissant, en attisant les classifications et systématiques animales et végétales qu'appelaient déjà techniquement et sémiotiquement la cueillette et la chasse. On n'a sans doute jamais sacrifié n'importe quoi. Les choix des "victimes" ont aussi fortement varié selon les civilisations et leurs moments. Mais néanmoins selon une loi générale : il fallait que, par certains traits, la victime soit éligible, et pour cela fortement indexable. En tant que phénomène singulier, comme peut-être dans certaines situations d'urgence, dont le "bouc" émissaire serait le modèle. Mais, dans toute situation élaborée, en relation généralement binaire (en couple) : tel spécimen hominien (le roi, la reine, une vierge) étant élu (indexé) par rapport à d'autres (le commun peuple, les femmes mariées) ; tel animal jugé droit (straight) faisant couple distinctif et oppositif avec tel autre jugé fourbe (at odds).

L'immolation sacrificielle est ainsi allée de pair avec la sacralisation, c'est-à-dire avec des pratiques de délimitation, où une certaine ligne (indexatrice) sépare l'important et le moins important, l'exceptionnel et le trivial, le naturel et le surnaturel, le cosmologiquement inefficace et efficace, le permis et le prohibé, etc. Le cas le plus clair en fut sans doute donné par le templum (indien, grec étrusco-romain, etc) où préalablement à tout parti ultérieur avait lieu la délimitation du lieu dans le temps, découlant de règles générales et d'une mantique immédiate, et qui par sa seule charge indexatrice faisait déjà que ce qui était dehors était vulgaire et ce qui était dedans était réservé. D'où sans doute la fausse étymologie faisant dériver "sacrum" de se-cernere, mettre à part, alors qu'il s'apparenterait plutôt, nous l'avons vu, au saklais (rite) hittite.

La prohibition appartient aussi à ce cadre, en particulier celle de l'inceste. Déjà chez les primates supérieurs, la distribution hiérarchique implique un barrage du coït entre la mère et le fils ; mais chez Homo ce barrage devint une prohibition (habere, pro) supposant une indexation. En sorte que le coït prohibé fut in-cesta, non-chaste, non-privé (castus, privé de), ne tenant pas compte de la ligne indexée et indexante dans le lignage de la caste (chaste). Dans le cas du bouc émissaire c'est l'indexation, jaillissant de la situation et de la circonstance sur l'horizon, qui crée la saillance et la prégnance de la chose-performance élue ; inversement, dans le cas de la prohibition, c'est le barrage devenu interdiction (dicere inter) qui crée l'indexation.

Le mot prohibition eut d'abord un sens positif : habere, pro. Il est remarquable que le même glissement du positif au négatif se retrouve dans interdiction : dicere, inter. Ce qui confirme chez Homo la prégnance plus grande du négatif, et l'ambivalence de toute indexation, déjà signalée à l'occasion du bouc émissaire.

3. L'échangeur neutre. La monnaie

Les index et leurs indexations nous ont conduits à considérer la capacité qu'a Homo de faire des échanges de biens, de compétences, d'autrui, de lui-même, de grades, donc de marchandises (merces, échangeables) au sens large. Ainsi, la possibilisation hominienne attendait un référent qui permette de mesurer les équivalences des échangés, bref d'un échangeur neutre, qui s'appellera un jour la monnaie.

Cet échangeur garda d'abord une naturalité sensible : le cauris africain est un gastéropode de l'Océan indien ; il est seulement luisant et petit, ce qui stimule son échangeabilité ; et il fonctionne comme mort, ce qui convient à sa neutralité. Cependant, déjà dans plusieurs régions du néolithique, l'échangeur acquit, il y a plus de dix millénaires, une première abstraction déclarée dans les jetons de comptage. Et il trouva son abstraction décisive avec les écritures, justement comptables, des empires primaires de Sumer et d'Égypte. Son évolution fut alors rapide, passant en quelques siècles du lingot de métal précieux à la pièce de monnaie, à la lettre de crédit, aux billets de banque, à des chiffres en colonnes de crédit et débit, à des chiffres simplement précédés de "+" et "-", à quelques bits 0/1 dans des ordinateurs centraux. Certaines naturalités ont néanmoins persisté. L'étalon or jusqu'aux accords de Bretton Woods. Et aussi ces diamants bruts (Anvers), ou taillés (New-York), qui s'échangent encore de poche à poche, sans pièces écrites, sur indice-index de parole, et dont la valeur

est à la fois internationale et sujette à interprétations indéfinies. Les émeraudes jouent un rôle semblable en d'autres endroits.

En tout cas, les échangés par rapport à l'échangeur neutre tendirent à devenir eux-mêmes des marchandises pures, ou merces au sens étroit, c'est-à-dire des choses saisies moins pour leur substance que pour leur possibilité d'échange.

Etant l'indice et l'index par excellence, l'échangeur neutre glissa de l'ordre sémiotique à l'ordre technique selon la logique de la magie, en même temps qu'il fut presque toujours lié au sacré. Dans les langues romanes, son nom vient de la Moneta, temple de Juno moneta, Junon monitrice (monere, annoncer), ainsi dénommée parce qu'elle avait annoncé un tremblement de terre. Qu'il s'agisse, en ce cas, de la femme et soeur de Jupiter, déesse de la parturition, ne doit pas trop étonner. La racine indo-européenne de l'enfantement *tHè (fe) a donné en latin fe-nus (revenu d'un capital), fe-cunditas (fécondité), fe-mina (femme), et en grec ti-tHè-nè (la nourrice), où le "ti" initial est un redoublement enfantin. Possédant un pouvoir aussi indéfini que celui de Jupiter, la monnaie a une neF-sis (neF-eïn, dire oui/non) qui vaut bien la sienne, comme Timon d'Athènes en vécut la tragédie.

C'est l'occasion de remarquer que les femmes furent souvent chez Homo le thème essentiel de l'échange. Ainsi fait-on remarquer que, chez les peuples pasteurs d'Afrique, le troupeau n'est pas d'abord le signe et le moyen de la suffisance alimentaire, le résultat d'une recherche de rendement, ni une manifestation directe de puissance, mais le moyen d'exceller dans l'acquisition des femmes, contre lesquelles il s'échange. La femme comme terme ultime de l'échange marque sans doute les accointances ultimes de l'échange possibilisé avec la génération, la vie et la mort.

Ce n'est pas un hasard si l'échangeur neutre, la monnaie, et la mort imposée, sacrificielle, se trouvent introduits par le même paragraphe de l'anthropogénie. Leur lien est ontologique et épistémologique. Dans les deux cas, il y a pour Homo un passage par un moment d'annulation ou d'abstraction radicale. Une substitution où il n'y a plus un échangeable concret contre un autre échangeable concret, mais seulement une ouverture indéfinie, une échangeabilité pure entre deux états. États déterminés dans le cas du sacrifice. Indéterminé dans le cas de la monnaie. Et du suicide non ritualisé.

H. LA MEMOIRE POSSIBILISEE

La possibilisation trouve un champ d'application privilégié dans l'exercice de la mémoration et de la remémoration, avec des faiblesses et des forces en implications réciproques.

1. L'augmentation de la mémoire de situation, circonstance, horizon, et la fragilisation corrélative de la mémoire de chose-performance

La mémoire animale, si le cerveau demeure intact, est presque infaillible parce qu'elle intervient dans les clivages stricts des stimuli-signaux, et qu'il n'y a guère pour elle que des performances dans un situs, sans troubles provenant de la situation, de la circonstance, de l'horizon, ni même de la "chose" (cause).

Au contraire, chez Homo, la possibilisation renforce la fluence des situations et thématise les circonstances, qui elles-mêmes rejaillissent sur les situations et ainsi sur les performances. Or, les circonstances sont non seulement floues mais lointaines. Elles ne sont pas réactivées à chaque réitération de la performance, ce qui contribue à leur oubli. Elles sont éminemment reconstructibles, et donc objets d'intenses digestions cérébrales par lesquelles elles sont faussées, tout en paraissant infaillibles, et elles se gonflent facilement d'affects lissés. Elles favorisent l'attention flottante, ébranlant la non-dispersion requise par l'enregistrement et la restitution simples. Enfin, parmi les possibilités de la réponse comportementale, elles thématisent l'éventualité d'une non-mémoire, déstabilisant la naïveté du situs nécessaire à la réitération. Car, autant la mémoire demande d'attention, ou du moins de non-dispersion, pour s'installer, autant elle a besoin d'insouciance (compatible avec la non-dispersion) pour sa restitution. Ce qu'exemplifient les prétendues pertes de mémoire des obsessionnels.

Ceci n'est pas un simple constat d'aptitudes et d'inaptitudes. Ces amplifications et ces dérives cognitives et affectives de la circonstance mémorée qui ébranlent ou réorganisent la situation, puis la performance, seront un ressort important de l'anthropogénie. Elle donne corrélativement toute sa force à l'expérience de l'horizon.

2. La digestion cérébrale comme intelligence et génie

En même temps, la possibilisation suractive la digestion cérébrale comme intelligence, entendue comme capacité de résoudre des problèmes, ou d'intégrer des performances éparses. Il y a même des cas où elle réussit non seulement à trouver des solutions et intégrations au sein d'un référentiel préalable, mais à changer le référentiel, avec pour résultat soit un nouveau champ de connaissances, soit une saisie surplombante de connaissances antérieures. Il est commode de parler en ce cas de génie, pour marquer le caractère natif de la vue géniale (in-genium, gignere, engendrer), qui frappe à la fois par sa consistance et par son caractère saugrenu.

N'est-il pas prématuré d'envisager le génie quand il s'agit d'Homo en général, lequel semble avoir stagné pendant près de 3 MA avant de prendre il y a 35 mA un élan fracassant? Mais les démarches qui au départ étaient insignifiantes - créer un outil, stocker un outil, concevoir une gourde pour emporter de l'eau sur un lieu de travail, innover une sépulture, etc. - ne furent pas seulement des aménagements au sein d'un référentiel, mais justement des changements de référentiel. De ces changements une vue superficielle nous convainc qu'il y en eut quelques-uns. Une vue plus épistémique nous convaincrait qu'il y a en eu peut-être des milliers, tous indispensables pour dégager des opérations qui maintenant paraissent aller de soi.

On précisera que pendant très longtemps les possibilisations du cerveau hominien furent aussi réduites que ses aires associatives et neutralisantes. Et que leurs opérations ne disposèrent pas du langage détaillé pour se fixer et rebondir.

3. Les possibilisations comme post-clivages et pré-clivages

La possibilisation permet aux spécimens et aux groupes hominiens de transgresser certains des clivages qui suivent les crêtes, les pentes et

les bassins d'attraction du système nerveux. Mais les systèmes techniques sont si hasardeux, puisqu'on en connaît mal les conséquences à moyens et longs termes, et les systèmes de signes - indices, index, et plus tard images, musiques, paroles - sont si labiles qu'elle emploie également ses ressources à renforcer les clivages. C'est ce qui apparaît dans les rapports entre deux groupes voisins, où chacun, tout en établissant certaines transitions, creuse au moins autant les différences stabilisatrices.

Ainsi l'intelligence et le génie n'existent pas comme facultés au singulier. Il n'y a, en chaque cerveau, que des intelligences et des génies. Et encore de certaines généralités et pas d'autres. De certains détails et pas d'autres. De certains détails de certaines généralités et pas d'autres. Etc.

I. LA VOLONTE COMME FINS ET MOYENS POSSIBILISES

La possibilisation, outre qu'elle fait varier les moyens d'une fin, et les fins d'un moyen, est encore apte à renverser leur ordre, considérant d'abord la fin, puis remontant (descendant) les moyens du dernier au premier. Dans ce renversement de "means and ends" en "ends and means", les fins deviennent des projets au sens propre de "jetés en avant" (jacere, pro). Telle est l'assise du vouloir. Il a fallu l'Occident pour hypostasier le vouloir en une volonté, elle-même hypostasiée en un sujet volontaire. Mais l'idée d'un minimum de vouloir est liée à la structure cérébrale d'Homo possibilisateur. Le vouant à une certaine volonté de puissance, selon la liaison de posse et de potere. Et même, puisque la possibilisation est de soi indéfinie, à la toute-puissance.

L'ordre des moyens et des fins est une des matières qu'élabore le sommeil-rêve. Du coup, les restes du rêve disponibles au réveil ont servi et servent encore un peu partout à prévoir l'avenir, du moins à ouvrir au sujet du rêve des suppositions sur ses disponibilités à l'égard des performances, des situations, des circonstances du jour qui commence à partir du jour qui s'est passé. Le rêve devint ainsi, pour Homo, diversement prémonitoire, en un mélange, dit l'étymologie, de prévision et de menace (monere, pro).

J. LE DESIR VS LE MANQUE

Le substantif désirer et le substantif désir (désirance, en ancien français) visent un aspect très fondamental d'Homo du phénomène hominien en tant que distanciateur technique et sémiotique.

Ils s'inscrivent dans la sphère de l'appétit, lequel signale une marche-vers (petere, ad, chercher à atteindre, vers). Mais, dans le cas particulier du désir, (a) la marche est intense, (b) elle est dirigée d'ordinaire vers un objet inaccessible, et en tout cas plus ou moins indéfinissable, (c) son objet lui échappe encore même quand il est rejoint ou possédé, (d) elle comporte une sorte d'élongation du marcheur, que le dictionnaire Kluge estime sensible au locuteur allemand dans *langen* et *erlangen*, et donc sans doute aussi dans l'anglais *to long*. Il n'y a pas de désir sans aspiration, sans respiration-vers (*spirare, ad*),

et il crée d'ordinaire une modification du souffle. Le désir est la pratique pure de la distanciation sémiotique.

C'est sans doute cela que l'époque romano-chrétienne, qui inventa l'intimité, commença de percevoir dans le latin classique desiderare aliquid, articulant sidera, les étoiles, lointaines et inaccessibles, et de, à partir de. D'où, dans le latin d'Eglise, l'intensif de desiderio desideravi (j'ai désiré de désir), et l'image d'élongation de sicut cervus desiderat ad fontes aquarum, sic desiderat anima mea ad te Domine (comme le cerf désire vers les fontaine d'eaux, ainsi mon âme désire vers toi, Seigneur), où desiderare aliquid devient desiderare ad.

Ainsi, les thèmes du désir comme distanciation techno-sémiotique sont multiples. (a) Ce qui concerne le réel versus la réalité. (b) La présence-absence, et son lien avec les fonctionnements qu'elle accompagne, dans un regard, dans le ton d'une voix, dans la transparence d'une peau. (c) La partition-conjonction sexuelle et généralisée. (d) Le Sens. (e) Les effets de champ perceptivo-moteurs dynamiques et surtout excités, et certains effets de champ logico-sémiotiques. (f) Les irisations de la possibilisation en ce qu'elle est in(dé)finie, inlassable, insatisfaite. (g) Les expériences de la vastitude spatiale et temporelle, que rend bien l'allemand Weite, qui comporte une dilatation impondérable (par exemple dans weiter Raum pour décrire l'espace de Sainte-Sophie). (h) L'être aimé, déjà quand il est matériel, abstrait, animal, mais surtout quand quand il est lui-même lieu d'une présence absence et se prêtant aux possibilisations de l'hétérosexualité, en sorte que le désir rencontre le désir selon le "amabam amare et amari" d'Augustin.

Pour comprendre le désir, il est donc non pertinent d'invoquer le manque, la penia (pauvreté) alléguée par Platon, quand il cherche à comprendre le moteur d'érôs, cet élan grec proche du désir latin. Ni non plus les agencements de machines invoqués sommairement par Deleuze, lorsqu'il voulut remplacer le désir comme manque par un désir positif, ou désir force. La distanciation du désir se comprend le mieux quand on l'oppose au besoin ou à la convoitise (cupiditas, cupidité), tous deux de l'ordre des accomplissements (achievements). Le désir est essentiellement non achevé, non achevable, et ce n'est là pour lui ni un manque ni un vide ni même une inquiétude, car rien n'est plus plein sans rien posséder, ni rien chercher. Toujours immense, sans mesure, ou plutôt n'ayant pas de rapport avec la mesure (mensura, in- négatif).

Fruit à la fois de la distanciation du signe et de la présence-absence, le désir aurait pu s'annoncer dès les premiers chapitres d'Anthropogénie. Mais il fallait sans doute ce chapitre 7 sur la possibilisation, le chapitre 6 sur les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités, le chapitre 6 sur la distinction initiale fonctionnement-présence, pour mesurer l'ampleur de la composante qu'il introduit dans les événements hominiens. Et sans doute depuis leurs formes les plus archaïques.

K. LA FOLIE ORDINAIRE

Habituellement, le régime endotropique d'un cerveau hominien est mis en question, ou régulé, par le régime exotropique. Ceci permet d'appeler folie un état où cette régulation est refusée, ou plus subtilement un état où le régime exotropique n'est guère maintenu qu'aux fins de confirmer le régime endotropique. Refus et exploitation qui sont

partiels ou totaux, mobiles ou figés. Généralement au service du plaisir ou de la jouissance. Ce qui, dans certaines cultures, peut prendre la forme de la justification de soi ou d'autrui comme soi.

Il y a ainsi, inhérente à Homo, une folie ordinaire liée à la possibilisation comme telle, et qui est normale, au sens de non-pathologique, tant chez les spécimens isolés que dans les groupes. Descartes postulant que la volonté divine est capable de mettre ensemble les contradictoires en donne un exemple d'autant plus intéressant qu'on y voit un individu y déléguer une de ses folies ordinaires à une autre instance, en l'occurrence Dieu. La folie pathologique est d'autre sorte, et il faudra y revenir à l'occasion des troubles de l'ethos.

L'échangeur neutre, sous forme de monnaie concrète ou abstraite <4D>, est un champ privilégié de la folie ordinaire - de l'avarice à la prodigalité - dans la mesure où il est l'instrument le plus quotidien et le plus vulgaire de la possibilisation pure.

L. LES DESTINS-PARTIS D'EXISTENCE. CONDUITE VS COMPORTEMENT

La possibilisation a pour effet que, dans toutes sortes de couples, - par exemple, bluff/soumission, endotropique/exotropique, proche/lointain, participation/solitude, - les spécimens hominiens pratiquent des taux, des dosages, des plus-ou-moins de chacun des termes du couple envisagé. Ces taux sont sans cesse fluents, ou alternatifs, ou rythmiques, ou relativement stables.

Dans ce dernier cas, ils caractérisent et même singularisent un spécimen hominien. Ils lui confèrent ce qu'on pourrait appeler un destin-parti d'existence. Un parti, parce que ces taux sont le résultat d'une certaine décision. Un destin, parce que ces taux sont limités par l'organisme et par l'environnement. Il sera très commode et éclairant de parler du destin-parti d'existence d'un "tel". Mais aussi d'un groupe familial, ethnique, linguistique, religieux. Ou encore d'une oeuvre, qu'elle soit singulière ou collective.

Cette notion recouvre des milliers de taux possibles et possibilisés appartenant à des milliers de domaines. Mais quelques domaines et aspects sont particulièrement importants et couvrants, et c'est eux qui seront d'abord et explicitement visés chaque fois que, dans la suite, on parlera du "destin-parti d'existence" d'un spécimen, d'un groupe, d'une oeuvre. L'anthropogénie en gardera quatre : (a) la topologie ; (b) la cybernétique ; (c) la logico-sémiotique ; (d) la présentivité.

Exemplifions chacun. Pour la TOPOLOGIE d'un spécimen, d'un groupe, d'une oeuvre, cela touche les taux qu'ils activent-passivent de proche/lointain, englobant/englobé, contigu/non-contigu, continu/non-continu, compact/diffus, ouvert/fermé, chemin/non-chemin, etc. Pour la CYBERNETIQUE, ce sont les taux qu'ils activent-passivent de réaction négative/positive (donc de feedback-rétroaction/emballement), mais aussi de soumission/bluff, jeu/sérieux, exploration/coquetterie, affrontement/isolement, rêve/rêverie. Pour la LOGICO-SEMIOTIQUE, ce sont les taux qu'ils activent-passivent d'indicialité/indexation, de significations/sens/Sens, de contingent/nécessaire/probable, etc. Enfin, pour la PRESENTIVITE, ce sont les taux qu'ils activent-passivent de fonctionnements/présence, de présence/absence, de réalité/réel, de

besoin/manque/appétit/désir, de communication/communion/participation,
etc.

Il est important de mémoriser suffisamment ce tableau, parce que le destin-parti d'existence traverse toute l'anthropogénie et que c'est par lui autant que par des performances nouvelles que la conduite hominienne déborde de partout le comportement animal.

* * * * *

Situation du chapitre

Dire d'Homo qu'il est l'animal possibilisateur est sa définition la plus vaste et la plus stimulante. Si embrassante qu'elle court jusqu'aux limites de la psychologie et de la métaphysique, ou encore du commerce et du pouvoir. On s'en est tenu ici à ce qui regarde strictement l'anthropogénie.